Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 88 (1979)
Heft: 5

Artikel: "Ceux qui ne devaient pas mourir"
Autor: Courvoisier, Raymond / Laffont, Robert
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-683764

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

„CEUX QUI NE DEVAIENT PAS MOURIR"

Raymond Courvoisier, ancien délégué du CICR, fait dans ce livre, qui est à la fois d'un grand intérêt historique et humain, le récit simple et empreint d'émotion de ses différentes missions accomplies de 1936 à 1975. D'abord envoyé en Espagne par le CICR pendant la guerre civile, il se rend ensuite dans les îles de la mer Egée où il organise le ravitaillement pour les populations affamées des îles grecques. Dans le cadre du «Don Suisse», il met sur pied dans la Pologne ravagée de l'après-guerre différents programmes d'aide. Puis envoyé par l'UNICEF, et l'UNRWA (Office de secours et de travaux des Nations Unies pour les réfugiés de Palestine dans le Proche-Orient), il s'occupe du sort douloureux des réfugiés palestiniens.

Dans ce livre qui est bien autre chose qu'une chronique des activités humanitaires, l'auteur s'interroge constamment sur le sens de ces souffrances imposées à des innocents: «*Après tant d'années, je n'ai toujours pas réussi à comprendre les motifs profonds qui poussent des hommes à détruire et à tuer des innocents et à les torturer de mille façons.*» Passant d'une tragédie à l'autre, l'auteur ne s'habitue pas à voir souffrir et mourir pour rien. L'absurdité de la souffrance atteint son point culminant lorsqu'il s'agit d'enfants. L'extrait que nous donnons est tiré du chapitre consacré aux «Iles de la faim».

«Je faisais le tour des chambres de l'hôpital quand je tombai en arrêt devant une porte ouverte. Dans cette chambre, la femme qui s'y tenait, assise très droite sur une chaise, pleurait au pied d'un lit, et il y avait une enfant dans ce lit. Incapable de détacher mon regard de son visage, en proie à une violente émotion, je regardais l'enfant. C'était une petite fille de sept ans à peine. Le sang coulait de sa tête, lentement, sur l'oreiller. Elle ouvrait de merveilleux yeux bleus. Je ne sais pas si elle entendait que sa mère pleurait. A un moment, elle voulut croiser ses mains – mais elle n'avait plus de mains. C'est, je crois, le dernier geste qu'elle ait fait. Elle mourut, je pense, doucement sans savoir comment... Tout s'était passé très vite, en ce début d'après-midi de mars, alors qu'Elena jouait avec d'autres petites filles de son âge sur la place du village. Le village était calme et ni Elena, ni ses compagnes n'auraient songé à s'inquiéter de ce bruit d'avion dans le ciel... La vie à Cos s'écoulait, pauvre, mais tranquille. Ici, on souffrait moins de la faim et les enfants ne connaissaient pas grand-chose des drames qui se jouaient, sur d'autres îles, pour d'autres enfants. On leur cachait les arrestations, les tortures et les condamnations subies par les patriotes. Elena, elle, savait. Un jour, dans la campagne, elle avait vu deux hommes de l'île allant, pieds nus, sur la route qui mène aux carrières. Ils étaient attachés l'un à l'autre par le poignet, et entourés de huit soldats casqués et armés de fusils. Derrière eux marchaient deux autres soldats; ils portaient une civière – vide – et fumaient des cigarettes. En se cachant, Elena suivit ce cortège bizarre. Les deux premiers hommes, ceux qu'elle connaissait de vue, étaient des Grecs – un petit et un grand; ils marchaient avec beaucoup de peine. Souvent, ils tombaient.

Une petite fille grecque Photo Théo Frey

Alors, les soldats les frappaient dans le dos à coups de crosse en criant quelque chose. Et les porteurs continuaient de fumer leurs cigarettes. Le groupe quitta la route et arriva aux abords de la carrière, puis les soldats placèrent les civils, toujours attachés l'un à l'autre, le dos contre un gros tas de pierres. Comme les Allemands se reculaient de quelques pas, le petit homme se mit à chanter très fort une chanson qu'Elena connaissait bien. Aussitôt, les soldats tirèrent sur lui et le petit homme tomba lentement sur le côté, sans atteindre le sol, toutefois, de sorte que, son poignet restant lié à celui du grand maigre, ce dernier était tordu en deux par le poids de son camarade. A ce spectacle, les soldats se mirent à rire. Ils ne tirèrent pas tout de suite: ils riaient trop. L'homme se mit à prier à haute voix. Alors, les soldats cessèrent de rire, tirèrent et le corps du deuxième homme s'affaissa sur celui du premier. Paralysée d'angoisse, Elena n'osait bouger

derrière son bosquet de cyprès. Elle vit un soldat tirer dans la tête des hommes allongés. Ensuite, on les porta sur le brancard jusqu'à un trou, où ils furent jetés et enterrés. Ecrasée par la peur, elle n'osa rien dire à sa mère ni à son père. Pourtant, le chant du petit homme, Elena le connaissait bien. Cet après-midi encore, elle en avait chantonné les paroles tout en jouant avec ses camarades. C'est alors qu'elle avait entendu un sifflement terrifiant, et vu du feu et des éclairs comme si les étoiles du ciel tombaient en explosant devant elle, et puis, tout était devenu noir.»

De la Jordanie à la Syrie, du Liban à Gaza, de l'Egypte à la Palestine, R. Courvoisier a suivi, jour après jour, l'errance du peuple palestinien dont l'exode s'est transformé en exil. En visitant les camps, en parlant avec les gens, il a pris conscience, par l'intérieur, de la situation explosive que constitue le déracinement de tout un peuple:

«A l'occasion de nombreux entretiens avec les Palestiniens, leurs chefs spirituels et leur élite, je pus déceler que la guerre de 1967 aurait, à l'avenir, de graves conséquences, que des mutations imprévisibles allaient se produire au Proche-Orient. J'eus aussi le sentiment, infiniment attristant, que jamais ces pays légendaires ne seraient plus ce qu'ils étaient restés jadis aussi longtemps. Les hommes eux-mêmes, frappés cruellement en leur chair et leur âme, seraient différents de ce qu'ils étaient. Comment s'en étonner? L'exil, ce calvaire interminable, provoque une angoisse qui domine la vie, et la pensée, jusqu'à les annihiler. Pis encore: cette angoisse tourne au désespoir et à la haine, pénètre lentement dans les cœurs. Le mépris qu'ils suscitent de la part de beaucoup – et ils le sentent – les pousse irrésistiblement à la vengeance. L'homme n'est plus lui-même: un être nouveau naît qui va vers un destin de haine et de démesure. Pour comprendre cette métamorphose, il faut avoir croisé le regard désolé des enfants nés dans les camps; il faut avoir entendu les sanglots d'hommes déportés vers un deuxième exil; il faut avoir passé des heures dans des grottes sombres, et des jours et des mois dans la boue, le froid ou la chaleur torride des camps. Il faut des années et des années... Comment comprendre, si on ne l'a pas vu, le désespoir des mères penchées sur leurs enfants affamés? Il y a trop de choses à faire connaître pour que les hommes commencent vraiment à prendre conscience des épreuves imposées à tout un peuple, pour qu'ils comprennent et agissent, en usant de leur intelligence et des moyens formidables dont ils disposent, pour que cesse le martyre d'innocents. En attendant, la tragédie continue...» ■

«Ceux qui ne devaient pas mourir», par Raymond Courvoisier, chez Robert Laffont

«Après tant d'années, je n'ai toujours pas réussi à comprendre les motifs profonds qui poussent des hommes à détruire et à tuer des innocents et à les torturer de mille façons.» (Raymond Courvoisier.)